

téressée de la vérité divine et s'assimilent à loisir l'héritage des siècles chrétiens. Et c'est à cette source que s'abreuve de préférence la catéchèse. Tout pasteur, dans son office de prédicateur, aura profit à fréquenter le Docteur de Cluny, Pierre le Vénéral.

I.-H. DALMAIS.

AUGUSTIN BEA, S. J. : *Le Nouveau Psautier latin*, Paris, Desclée De Brouwer, 1947.

Nous avons été sans doute un des premiers à saluer ici même (dans un article consacré au Bréviaire et à la vie spirituelle du clergé) l'initiative par laquelle le Souverain Pontife avait voulu doter l'Église latine d'une nouvelle traduction du psautier, faite directement sur le texte original. Depuis lors, *La Maison-Dieu* a publié différents articles sur le travail produit par l'Institut Biblique pour répondre à ce désir. La liberté avec laquelle les rédacteurs de la présente revue ont la faculté d'y exprimer leur sentiment nous permettra de dire, après bien des mois passés, que, personnellement, nous nous sentions très loin d'être d'accord avec plus d'un de ces articles. Ils exprimaient généralement une réaction première, devant un texte entièrement neuf, d'hommes nourris dans une tradition qu'ils savaient plus que millénaire, mais surtout pénétrés d'un texte vénérable, lié aux souvenirs les plus chers de leur vie cléricale. Dans ces conditions, il n'y a pas lieu d'être surpris que cette réaction ait été si généralement défavorable, exception faite pour quelques-uns (notamment l'article si nuancé du R. P. A.-M. Dubarle). Pour notre part, nous avons toujours pensé qu'il y avait là bien des jugements qui demanderaient mainte revision — voire que la simple accoutumance à la nouveauté rendrait peut-être bientôt simplement insoutenables.

Par la suite, les études critiques se sont accumulées dans les différentes revues, savantes ou non, susceptibles d'être intéressées par la publication en cause. Bien des mises au point s'y sont faites, progressivement et comme spontanément, de ces jugements de la première heure qui ne pouvaient évidemment pas se maintenir tels quels à quelque distance. On ne peut faire entrer ici en ligne de compte tout ce qui s'est imprimé à ce sujet. Mais nous croyons avoir lu et médité la plupart des études auxquelles la compétence de leurs auteurs peut assurer quelque autorité. Le R. P. Bea, dans la préface du présent livre, nous assure qu'elles « ont parlé de la nouvelle version, d'une manière favorable dans l'ensemble, bien que certaines, comme il était à pré-

voir, aient exprimé çà et là des opinions différentes de celles des traducteurs ou des critiques sur telle traduction ou sur telle phrase ». Il n'est pas douteux, certes, que l'ensemble de ces recensions présente (pour les raisons que nous avons dites) une vue des choses singulièrement plus équilibrée que la gerbe de réactions spontanées colligée dès la première heure pour *La Maison-Dieu*. Cependant, on ne peut le nier, la phrase que nous venons de citer reflète un optimisme qu'il est difficile de partager sans réserve quand on a pris connaissance d'une bibliographie qui ne s'arrête pas à la liste dressée par le P. Bea, lui-même.

Nous ne rappellerons que trois des études les plus fouillées qui aient été produites à cette occasion, celle de Dom Aelred Watkin dans la *Downside Review* d'octobre 1946, le petit volume de Rasi (acrostiche, sauf erreur, des nom et qualité d'un Jésuite fort érudit d'Extrême-Orient), enfin les articles de Christine Mohrmann parus dans *Vigiliae Christianae* d'avril et de juillet 1947. Ces seuls travaux formulent, des points de vue les plus différents, des critiques auxquelles il est malaisé de n'attribuer que le caractère secondaire et en quelque sorte marginal que le P. Bea semble accorder aux critiques sérieuses de la version nouvelle. Le premier se borne à poser certains problèmes capitaux qu'on ne peut ni évacuer ni tourner. Les deux autres, avec une modération et une sagacité scientifiques incontestables, font, en des domaines très différents, des objections positives qu'on peut encore moins mépriser à la réalisation actuelle du grand œuvre demandé par le pape.

Il est regrettable que le P. Bea n'ait pu, pour écrire son petit livre, tenir compte des articles de Mlle Mohrmann qui, nous semble-t-il, vont droit au point le plus critique¹. Mais on comprend mal qu'il paraisse volontairement ignorer les remarques de son confrère auquel nous avons fait allusion. Quoi qu'il en soit, et nonobstant ces regrets, son petit livre est un témoignage des plus précieux et qui s'imposait. Le fort comme le faible de la traduction en question en sortent éclairés de lumières que lui seul pouvait nous donner et dont il faut chaleureusement le remercier. Dorénavant, l'examen du nouveau psautier ne sera pas réduit à l'appréciation, nécessairement plus ou moins entachée de subjectivité, d'un effet dont on ignore les causes : ces causes sont là, loyalement (*candidly*, diraient les Anglais) posées devant nous. Les critiques peuvent donc devenir elles-mêmes vraiment sympathiques à l'œuvre faite et, par là même, effectivement constructives.

1. Le premier a paru alors que l'édition française de son livre devait être déjà à la composition.

Cependant il y a une difficulté préjudicielle dont il faudrait déblayer le terrain. La préface de la seconde édition du présent psautier incitait aux critiques dans les termes les plus encourageants. Disons mieux, elle en exprimait un désir positif et se promettait d'en tirer tout le parti possible en vue d'une édition définitive. Nous ne pouvons mieux faire que la citer. Remerciant ceux qui avaient critiqué déjà la première édition, elle ajoutait : « Ipsos et ceteros omnes, qui hoc libro utentur, enixe rogamus, ut in posterum quoque monere nos ne dedignentur, si quid mutandum vel emendandum censuerint, sive in notis exegeticis et criticis sive etiam in ipsa Psalmorum translatione. » La préface du livre du P. Bea que nous recensons aujourd'hui, disons-le tout de suite, parle sur un tout autre ton : « A des critiques trop préoccupés de leurs propres idées, il suffira de rappeler que, au-dessus de toute discussion, plane l'autorité suprême du Souverain Pontife dont la sollicitude paternelle a voulu et ordonné qu'on traduisît à nouveau les psaumes. » La suite, par ailleurs, parle d'« aider tous les lecteurs à mieux comprendre et goûter davantage les psaumes dans leur forme nouvelle ». Plus n'est question de modifications qui pourraient être apportées au texte en cause avant son approbation et sa canonisation par l'autorité.

Comment interpréter cette divergence évidente ? Doit-on croire que la préface du texte officiellement publié par l'Institut Biblique continue à représenter le désir du Souverain Pontife ou de ceux qui le représentent légitimement, cependant que les paroles dont le P. Bea prend la responsabilité personnelle n'engagent que lui ? Ou faut-il supposer qu'une décision de l'autorité serait survenue entre temps, de sorte que le texte actuel s'imposerait *ne varietur* à l'acceptation filiale des catholiques ?

Il paraît difficile de supposer qu'une décision de ce genre, imposant évidemment la soumission docile de tous, soit portée à la connaissance du monde catholique d'une façon aussi indirecte. Quand Rome parle, elle a l'habitude de le faire de façon que nul ne se méprenne.

Mais alors, les paroles de l'éminent recteur de l'Institut Biblique semblent envelopper une équivoque que tous lui seraient respectueusement reconnaissants de dissiper. Sauf la réserve que nous venons de formuler, l'autorité du Souverain Pontife ne couvre jusqu'ici rien d'autre que : 1° *directement*, les principes posés par le *Motu proprio* : *In quotidianis precibus*; 2° *indirectement*, la présentation au monde catholique, comme un texte appelant de lui-même les critiques, de la réalisation actuellement fournie à ces principes par l'Institut, d'ailleurs hautement respectable et universellement respecté, qu'il en avait chargé. Ceux donc qui, en vertu des termes mêmes du document dont le pape

a daigné approuver la publication, et en y appliquant les principes qu'il avait lui-même imposés, formulent des critiques mesurées et sans nul parti pris ne sauraient être accusés, fût-ce indirectement, d'aucune insoumission à l'autorité suprême. Ils ne font rien d'autre, au contraire, que s'inspirer du désir de satisfaire conjointement aux exigences de la piété et à celles de l'esprit scientifique telles que le document pontifical les exprime et les rapproche si heureusement. Alors pourquoi cette différence, si saillante, entre le ton du P. Bea parlant en son nom propre, dans un ouvrage paru sous sa seule responsabilité, et le ton des seuls documents officiels que l'Église ait jusqu'ici, en ce domaine, revêtus de son autorité ?

Le signataire de ces lignes a été longtemps sensible aux défauts de la version hiéronymienne. Cependant, aussi longtemps que l'Église lui en imposait la récitation, il n'a pas éprouvé la moindre difficulté à s'y soumettre. Si l'Église lui impose demain la nouvelle version telle quelle, il s'y soumettra non seulement aussi facilement, mais plus facilement encore, car, la suite de cet article le montrera, il n'hésite pas à penser que le travail actuellement discuté présente déjà trop d'avantages pour qu'il ne l'emporte pas sur un maintien du *statu quo*. Mais tant que l'Église n'a pas tranché, tant qu'elle sollicite au contraire les avis de ses fils sur un travail dont nous ne voyons nulle part qu'elle ait endossé la responsabilité définitive, nous ne voyons pas non plus comment l'obéissance à son chef terrestre peut interdire une application des principes qu'il énonce, appelée par ceux-là mêmes qu'il couvre de son autorité. C'est dans cet esprit que nous voudrions présenter ici au R. P. Bea, avec tout le respect que commande son caractère, l'œuvre savante qu'il a derrière lui, la confiance dont l'honneur à juste titre le Pontife régnant dont nous ne souhaitons qu'être le fils le plus déferent, quelques remarques suscitées par son propre livre. Nous croyons que tout lecteur impartial, à commencer par le P. Bea lui-même, se persuadera sans peine qu'elles ne visent qu'à promouvoir la plus parfaite réalisation des vœux les plus chers du cœur sacerdotal de Pie XII : donner aux clercs de la sainte Église un psautier qui leur permette de prier aussi bien que possible, non seulement *in spiritu*, mais encore *in mente*, selon la lettre même de la Parole divine.

*
*
*

Nous ne croyons pas possible d'exprimer exactement notre réaction critique devant le livre du P. Bea sans dire au préalable

quelque chose de l'expérience qu'a été, et que continue d'être pour nous, la récitation à peu près constante du nouveau psautier depuis sa publication adaptée à l'ordre de l'office divin. D'emblée nous avons été — et nous restons pleinement — aussi satisfait qu'on peut l'être par une œuvre humaine quant au texte supposé par la traduction et à l'exactitude générale de celle-ci. Enfin, le psautier nous était rendu aussi conforme à son original inspiré qu'on peut le souhaiter! Il nous semble impossible de trop souligner le gain, non seulement intellectuel, mais principalement spirituel, que cela représente, ni la nécessité que nous ressentons de ne le perdre désormais à aucun prix. Là-dessus, en défendant son œuvre et celle de ses confrères, le R. P. Bea peut être tranquille : il ne cessera jamais de jouir de l'accord chaleureux de tous les clercs qui aiment la Parole de Dieu comme des clercs doivent l'aimer.

Cependant, parallèlement à cette impression que le temps n'a pas cessé d'approfondir, nous avons éprouvé aussi — comment le dissimuler? — une certaine gêne, adventice si l'on veut, mais non point négligeable toutefois, que le temps également a pu modifier, mais pour la préciser et non point pour la faire disparaître. Tout d'abord, nous avons eu quelque tendance à croire qu'il s'agissait seulement d'un manque d'accoutumance. En fait, quand celle-ci est venue, quoi qu'on en ait dit, nous avons reconnu qu'il n'y avait pas plus de difficulté majeure à réciter le nouveau psautier *ore rotundo* que l'ancien, et qu'il y en avait moins qu'à redire certaines des formules que l'usage liturgique le plus vénérable a consacrées (je pense par exemple au *hoc quod continet omnia scientiam habet vocis* de la Pentecôte). Ce n'est pas à dire que quelques rugosités ne seraient pas avantageusement supprimées çà et là, mais la difficulté, certainement, n'est pas des plus sérieuses. Cependant, la disparition de ce faux problème laissait se préciser de mieux en mieux la vraie difficulté. Bientôt, elle nous apparut double, quoique ses deux aspects fussent étroitement liés.

D'une part, qu'était-ce donc que le latin que nous récitons? Ce n'était évidemment la langue d'aucun des auteurs dits classiques. Par là je n'entends pas seulement celle de Cicéron, mais aussi bien celle de Virgile, ou de Térence, ou de Tacite. On sentait, sans doute, un souci de se rapprocher d'un certain quelque chose de commun à tous; mais d'autres soucis étaient trop évidents aussi qui avaient constamment freiné le premier. Sinon, comment aurions-nous pu lire encore des phrases telles que celle-ci :

*In manibus suis portabunt te,
Ne offendas ad lapidem pedem tuum?*

(On remarquera que je choisis à dessein un exemple où n'intervienne aucune nécessité de garder une pensée proprement biblique et intraduisible exactement en latin classique.) Mais c'était encore moins le latin des Pères de l'Église ou des anciens textes liturgiques. C'était bien moins que tout le latin du Moyen-Age, et ce n'était pas non plus *le*, ou plus exactement (on comprendra tout à l'heure le sens de cette correction) *l'un* des latins « humanistes » du XVI^e siècle. Autrement dit, ce n'était aucune forme du latin qu'on puisse avoir quelque titre à considérer comme une langue vivante. Qu'était-ce alors ? Il nous semblait avoir affaire à un compromis, dont nous discernions assez mal les principes, entre cette langue qu'on appelle classique et dans laquelle la Sorbonne, aux beaux temps de notre jeunesse étudiante, nous avait enseigné à composer des thèmes latins pour la licence, et puis ces variétés linguistiques peu définissables dans lesquelles sont écrits non seulement les manuels de théologie ou de philosophie scolastique, mais aussi bien les travaux philologiques que produisent les universités les plus laïques, spécialement en pays germanique, comme la préface du Nouveau Testament grec de Nestle ou celle de la Bible de Kittel.

Par ailleurs, et, encore une fois, les deux choses nous ont toujours paru liées quoique distinctes, une impression générale de prosaïsme nous paraissait se dégager d'une traduction, pourtant si fidèle, sous un certain rapport, à un texte débordant de poésie. Sans doute, il y avait là pour une part le produit d'un double dessein de littéralisme dans la traduction elle-même, et, croyions-nous, de « réalisme » (au sens que le mot a pris dans les littératures modernes) pour l'établissement ou la compréhension du texte. Un exemple comme cette phrase, que nous ne nous lasserons jamais de relire avec le même étonnement, dans le psaume LVII : *Priusquam ollae vestrae senserint veprem, dum est viridis, aestus turbinis abripiat eum*, fera comprendre assez bien ce que nous voulons dire. Mais ceci n'expliquait que des détails.

A prendre plutôt l'ensemble, nous avons l'impression d'être en présence d'une de ces traductions comme on en trouve dans les éditions philologiques modernes de textes dont la langue originale reste inaccessible même à la plupart des savants. Nous trouvons là un décalque à peu près parfaitement exact du texte original et presque aussi parfaitement compréhensible, pour quiconque du moins a été élevé dans les « humanités classiques » traditionnelles de l'enseignement secondaire européen. Il ne nous paraissait pas qu'on pût souhaiter meilleur canevas pour une traduction à la fois littéraire et liturgique. Mieux encoré, il ne nous semblait pas qu'il y eût plus à faire, désormais, pour

avoir celle-ci, qu'une adaptation formelle qui demanderait sans doute fort peu de modifications substantielles au texte que nous avons sous les yeux. Mais nous sentions qu'il y faudrait, avec un tact artistique consommé, quelques principes philologiques extrêmement précis appliqués avec la plus grande rigueur.

Disons-le donc, le livre du P. Bea que nous recensons maintenant nous est apparu dès la première lecture comme l'explication la plus parfaite que nous puissions souhaiter de notre impression spontanée, en même temps qu'il la justifiait au-delà de tout ce que nous aurions pu prévoir.

Plus nous relisons ce livre, dont on ne dira jamais trop l'honnêteté, et plus nous sommes frappés par la discontinuité radicale de ses deux parties : celle qui justifie le texte original établi comme base et celle qui fait la défense et illustration de la traduction. La coupure se fait à peu près exactement entre la page 126 et la page 127 du volume du P. Bea.

La première partie est le compagnon indispensable du travail critique dont nous avons sous les yeux la seconde édition, parue avec l'imprimatur du vicariat urbain du 15 septembre 1945. Disons que cette édition est un monument scientifique qui demeurera comme un des plus impérissables titres de l'Institut Biblique à la reconnaissance de la sainte Église aussi bien que du monde savant. Les « biblistes » catholiques peuvent la lire et la relire avec un légitime sentiment de fierté. Elle est la preuve la plus tangible qui soit de la capacité qu'a le catholicisme de tout accepter et promouvoir des acquis de la science critique, tout en apportant à leur mise au point cette modération, ce sain réalisme, cet équilibre qu'aucune institution ne peut aussi bien que l'Église assurer aux savants. La première partie du livre du P. Bea explique très simplement par quelles voies on a pu en arriver là. Disons que nous avons là le fruit naturel de ces travaux, à la fois hardis et durables, parce que solidement fondés et judicieusement construits, dont la collection de *Biblica* offrirait maints exemples et qui prouvent abondamment que l'Institut Biblique, établi pour les produire, justifie pleinement les espoirs mis en lui par les pontifes romains.

Nous ne pouvons mieux caractériser le passage de la première à la seconde partie du livre du P. Bea qu'en disant que celle-ci nous présente, après ces sommets sereins de la science, les coteaux tempérés de ce qu'il ne nous en voudra pas d'appeler, en donnant aux mots leur meilleur sens, un amateurisme éclairé. Qu'on nous entende bien ici : nous ne disons pas du tout que cette dernière partie soit de valeur négligeable ou médiocre. Mais on ne saurait nier qu'on nuirait gravement à la première en affectant de les placer sur le même plan ou sur des plans voi-

sins. Et, il faut l'ajouter immédiatement, dire cela n'a rien qui soit le moins du monde offensant pour leur commun auteur. L'Institut Biblique a été fondé comme un institut de spécialistes des sciences bibliques. En ces matières, le P. Bea nous administre la preuve la plus convaincante de sa valeur hors ligne. Que ces spécialistes prouvent au surplus qu'ils sont des hommes d'une belle culture, c'est déjà plus qu'on ne saurait leur demander. Qu'ils ne soient pas nécessairement après cela des génies poétiques ni des maîtres en philologie romane, c'est ce qu'il serait tout à fait malséant et absurde de leur reprocher. Mais que ce soit là un fait, c'est ce que la seconde partie du livre du P. Bea ne laisse plus dans aucun mystère. Et ce fait explique très suffisamment la gêne qui nous empêche de souhaiter que le nouveau psautier, en dépit de ses hautes qualités exégétiques, soit canonisé tel quel par l'Église.

En disant cela, il va de soi que nous ne prétendons pas nous targuer des qualités que nous ne voyons pas dans la seconde partie du livre du P. Bea. Tout ce que nous voudrions, c'est, appuyés sur les travaux de spécialistes comme Christine Mohrmann et sur quelques autres données qui sont à la portée de quiconque se pose sérieusement le problème de l'expression poétique, indiquer au moins de quel côté le magnifique travail exégétique fourni par le P. Bea et ses confrères pourrait trouver un ajustement littéraire qui fût tout à fait digne de sa valeur scientifique. Ce propos nous semble bien modeste. Nous le croyons parfaitement respectueux de l'autorité du Siège romain, qui n'est ici d'ailleurs pas le moins du monde en cause, et nous n'y voyons rien qui atteigne celle que le P. Bea possède légitimement à tous les titres que nous nous sommes plu à relever plus haut et dont nul plus que nous n'est intimement convaincu.

De quoi s'agit-il donc en définitive ?

1° Le P. Bea nous dit, dans les termes les plus explicites, que l'état présent de la traduction est le produit d'un travail dont le principe était d'exprimer, sans rien perdre des nuances essentielles du texte original hébreu, le sens qu'en auront dégagé les méthodes exégétiques que nous louons sans réserve, ceci dans une langue visant scrupuleusement ce qu'on appelle communément « la bonne latinité ». De cette dernière, il ne nous donne aucune définition à proprement parler, et l'on serait mal venu à le lui reprocher puisqu'il y a beau temps que les philologues ont démontré que c'est là chose impossible. Mais il ne nous contredira certainement pas si nous disons qu'il met derrière cette expression ou ses analogues ce que nous avons nous-même circonscrit en parlant de la langue dans laquelle nos maîtres de la Sorbonne nous ont appris à faire des thèmes latins, ou quel-

que chose d'équivalent. Étant donné la propre formation du P. Bea, je pense que cet équivalent pourrait être précisé comme la langue des thèmes que l'on fait dans les meilleurs collèges jésuites de l'Autriche — et je lui concéderai à l'avance qu'elle vaut largement celle que m'a enseignée ma propre *Alma Mater*. Elle la vaut, mais tout le monde s'accordera facilement, je pense, pour dire qu'elles sont du même ordre.

Au surplus, le P. Bea apporte à ceci un notable complément dans les pages où il nous explique ce que doit le nouveau psautier à la langue parlée dans les collèges théologiques pontificaux. Ici, bien que je n'aie pas étudié dans la Ville Éternelle, mais plus modestement à l'Institut Catholique de Paris, j'ai la joie de pouvoir m'écrier : *Et ego in Arcadia fui!* Si nous n'avons pas en France toute l'aisance que donne, en ce domaine, la familiarité quotidienne des milieux scolaires romains, la lecture des productions écrites qui y fleurissent nous permet sans doute d'apprécier à son maximum la perfection dont est susceptible leur langage.

Tout cela étant dit, on est obligé de conclure que l'effort dont le P. Bea nous détaille les données vise un but dont on ne voit ni l'exacte possibilité ni l'utilité éventuelle. La possibilité d'abord. L'être et l'unité, nous enseigne la *philosophia perennis*, ne sont pas séparables. Il n'y a pas d'être qui soit, et ne soit pas en même temps un, pour autant qu'il est. Or, de cette unité, tout d'abord, la philologie latine montre inexorablement que ce qu'on persiste à appeler dans les écoles « le bon latin » est totalement incapable. Ses règles sont un résidu, progressivement élimé, jusqu'à ne plus tenir qu'à un fil, de juxtapositions entièrement artificielles et anti-historiques dont les *Élégances* de Laurentius Valla et les *Institutiones grammaticales* d'Alde Manuce sont les principaux responsables, et dont les premiers antécédents se trouvaient chez Quintilien. On dit souvent que la langue que nous apprenons à écrire, sinon à parler, dans nos collèges est une langue morte. C'est faux, je le veux bien. Mais ce n'est pas faux parce que ce latin serait une langue vivante. C'est faux parce qu'il ne l'a jamais été. C'est, si l'on veut, comme une langue avortée : l'avortement de je ne sais quel Golem, quel monstre de Frankenstein ou du D^r Moreau, formé de débris disparates d'êtres vivants pour simuler la vie, mais incapable de la produire. Ce n'est donc pas une langue morte, si l'on y tient; mais c'est une langue qui n'a jamais existé comme langue, et à laquelle les circonstances mêmes de son élaboration interdisent d'exister comme telle.

Je sais bien qu'on m'objectera la langue des humanistes. Mais, précisément, l'histoire de cette langue, par ce qu'elle com-

porte de réussite aussi bien que d'échec, est le plus formidable argument pour la thèse que nous soutenons. Ce n'est pas que le P. Bea ne cite assez largement les humanistes. Il s'est enquis, comme il convenait, des traductions (elles sont nombreuses) qu'eux-mêmes avaient faites du psautier. Mais, en un domaine où les spécialistes sont fort rares, les découvertes qu'a cru faire le P. Bea et qu'il nous relate avec simplicité découragent la critique. On ne pourrait avouer plus éloquemment qu'on n'a point vu le problème. Sur ce point, il y a une note particulièrement révélatrice; c'est la note 3 de la page 132. Le P. Bea y reprend expressément, pour la repousser, naturellement, une des critiques les plus évidemment absurdes que l'auteur d'un article paru ici-même avait faites à la langue du nouveau psautier. Mais ce qui est grave, c'est qu'il ne paraît pas soupçonner lui-même ce qui en fait l'absurdité. « Aucun des traducteurs, nous dit-il, n'a pensé au « latin d'Aeneas Sylvius Piccolomini ou d'Erasme » ou « des hymnographes d'Urbain VIII » (*La Maison-Dieu*, p. 70). Ils étaient pleinement conscients qu'il s'agissait de tout autre chose que d'un jeu littéraire. » Plus loin, à la page 134, le R. Père nous parle encore (à propos d'un écrivain qu'il nomme en cet endroit, Sébastien Chateillon, et sur lequel il nous faudra revenir) du « latin classique cicéronien » dont, nous dit-il, « il ne pouvait être question ».

Il est impossible d'avouer plus clairement qu'en ces trois pages une méconnaissance complète du fait dominateur de toute la résurgence du latin dit classique au XVI^e siècle : à savoir la controverse suraiguë qui opposa aux « cicéroniens », ou prétendus tels, dont Aeneas Sylvius est le père ou le grand-père, et dont les Jésuites d'Urbain VIII sont comme les petits-neveux, les « anti-cicéroniens », dont Erasme (confondu avec les premiers par le P. Bea comme par son critique) fut le champion. Quel dommage que le P. Bea ait ignoré le traité dudit Erasme qui s'intitule précisément *Ciceronianus* ! Il y aurait découvert dans la réfutation même des « cicéroniens » proprement dits (tels que Bembo) une réfutation anticipée, tellement précise qu'elle en paraît prophétique, des arguments par lesquels le P. Bea veut à son tour soutenir le classicisme ou la « pureté » de son latin. Il semble qu'on puisse aisément résumer en des termes que ratifieraient les philologues les plus modernes la pensée d'Erasmus, laquelle nous conduit aussitôt juste au cœur du débat. Et c'est d'abord qu'on ne rend pas une langue « pure » en prétendant conformer son vocabulaire à l'usage d'une époque dépassée, en dépit des idées nouvelles exigeant des mots nouveaux ou de nouveaux sens donnés aux mots anciens. Plus précisément (c'est Erasme qui le dit, ce n'est pas nous), c'est une entreprise contraire à l'esprit

de Cicéron lui-même (à ce qu'il n'a cessé de faire et de conseiller dans le domaine philosophique) que de prétendre, sous prétexte de classicisme, exprimer les idées chrétiennes en abandonnant le vocabulaire chrétien. Par contre, ce qui « barbarise » irrémédiablement une langue, et ce qu'un traducteur qui veut la garder vivante sans l'adultérer doit éviter, c'est de décalquer sur elle des formes syntaxiques étrangères à son génie.

Hélas! ce qu'Erasmus dit du vocabulaire, contre les cicéroniens dont le P. Bea se désolidarise d'intention, est très exactement ce que celui-ci nous dit avoir fait en ce domaine pour purifier le latin du psautier. Et ce qu'Erasmus dit de la syntaxe, comme la seconde erreur sur laquelle le grand humaniste qu'il était met le doigt aussitôt après, comme sur le Charybde de ce Scylla, c'est encore précisément ce que fait le P. Bea en y voyant l'essentiel de la fidélité d'une traduction.

Et ceci nous découvre comme une nouvelle dimension de la question. Non seulement les principes par lesquels le P. Bea tente de préciser une bonne latinité, une latinité pure, une latinité classique, sont intrinsèquement incompatibles, car ils figent, comme Erasmus le voyait déjà, et comme la philologie l'a depuis démontré à l'évidence, des données qui n'ont jamais été réunies en un tout par le latin vivant, et qui d'ailleurs ne pourraient pas l'être, — non seulement cela, mais ceux qu'il introduit de surcroît, pour assurer l'exactitude de la traduction, font définitivement exploser ce faux système. Les hébraïsmes syntaxiques qu'il accumule dans ce but, sans souci de ce que le latin de l'ancienne Église avait pu ou non digérer à cet égard, c'est-à-dire alors que le latin vivait encore, font éclater ce vernis cicéronien qui (quoi qu'il en ait) est le seul élément effectivement « classique » de sa langue. De la sorte, il n'y reste plus rien qui mérite ce nom, sinon une restriction du vocabulaire dont, on le voit, les plus perspicaces des latinistes du XVI^e siècle avaient déjà discerné aussi bien l'inutilité que l'artifice.

Qu'on y prenne garde, le développement d'une question qui pouvait paraître d'abord de pure érudition nous amène ici, tout soudain, au cœur de ce qui déconcerte le plus, dans la nouvelle version, non pas les seuls philologues, mais aussi bien tous les clercs habitués au langage de l'Évangile tel que la Vulgate le tient, notons-le, du texte original lui-même. Car ce que le P. Bea écarte ici pour y substituer une langue aussi inconsistante, c'est précisément ce latin chrétien où tous les philologues romans ont définitivement montré, dans ces cinquante dernières années, qu'il n'y a pas à voir, selon des expressions stupéfiantes, « un latin décadent et vulgaire » (p. 141). Il s'agit au contraire, il n'est plus possible de le méconnaître, d'une langue

ayant ses lois et son génie propres. Il est aussi inutile et injustifiable de prétendre la ramener à une langue qui n'a jamais existé en dehors des collèges qu'il l'eût été au XVI^e siècle de prétendre remplacer l'italien de Castiglione ou le français de Ronsard par le latin de Bembo ou celui de Muret. De ce fait, les articles de Mlle Mohrmann que nous avons mentionnés apportent une démonstration si convaincante dans sa discrétion que nous ne voyons vraiment pas ce qu'on pourrait y objecter. Ce qu'ils démontrent en particulier, et qui est de la plus haute importance, ce sont les possibilités que détient cette langue, dont le « classique », s'il en est un, est l'ancienne liturgie romaine, et avant tout l'incomparable sacramentaire léonien, possibilités qui tout juste sont interdites à la langue qu'a en vue le P. Bea, comme on peut s'en rendre compte sur le papier où elle gît à nos yeux. De quelles possibilités parlons-nous ? D'exprimer comme spontanément — car la vieille langue chrétienne a été faite non seulement *pour* cela, mais *par* cela même — les données bibliques les plus *sui generis* dans une langue qui est pourtant tout aussi latine que la langue des auteurs païens, quoique à sa manière. Cette langue, au surplus, est la langue de l'Église, parce qu'elle est, comme Dom Watkin l'a très bien vu, une langue qui n'a pas reçu simplement l'Ancien Testament à l'état brut, mais à l'intérieur de l'intelligence proprement chrétienne, celle que le Nouveau Testament en a saisie.

Précisons par un exemple concret. Nous ne pouvons mieux le choisir qu'à propos de la traduction d'un des mots hébreux sur lequel le P. Bea doit le plus longuement épiloguer. C'est le mot de *'emet*, qu'il déclare à la page 120 avoir dû traduire, selon ses propres principes, dix-sept fois par *fidelitas*², quatre fois par *fidelis*, six fois par *veritas* ou *verus*, et ailleurs par *fides*, *rectus*, *sincerus*, *firmus* ou *constans*. Cet éclatement, rendu inévitable par l'emploi de la langue latine telle qu'il la conçoit, pulvérise du même coup une notion de la Sainte Écriture dont l'unité prégnante est un des traits les plus saisissants de la révélation juive et chrétienne. L'emploi du mot *veritas*, au sens non pas classique, c'est-à-dire ici « cicéronien », qu'on le veuille ou non, mais bien chrétien, tout aussi défini que l'autre, suffisait à éviter ce malheur, qu'il est permis de juger, pour une traduction qui se veut fidèle, une véritable catastrophe. Mais s'est-on avisé, en revanche, qu'en l'excluant, c'est, par le fait, une des expressions, et avec elle la saisie directe d'une des notions les plus capitales de l'Évangile selon saint Jean que l'on évacue de la langue même où l'on veut traduire pour l'Église la Sainte Écriture ? Le

2. Mot qui, dit-il lui-même, manque totalement dans toute la Bible latine.

fait que, dans la langue du nouveau psautier, la parole de Notre-Seigneur : « Je suis venu pour rendre témoignage à la vérité » deviendrait pratiquement intraduisible n'est-il pas le meilleur symbole des contradictions internes qui lui refusent la vie ?

Mais un tel exemple n'est qu'un entre bien d'autres : avec *cognoscere*, *confiteri*, *jubilare*, pour nous en tenir aux seuls verbes, on arriverait au même résultat.

Et ceci nous amène à notre dernier point : les déficiences non pas simplement philologiques, mais proprement littéraires, poétiques si l'on veut, de la langue où s'exprime la nouvelle version.

2° Le P. Bea, en repoussoir à la traduction qu'il défend, a eu la grande imprudence de citer, à la page 134 de son livre, un fragment d'une traduction d'humaniste du XVI^e siècle. Il me pardonnera de noter au passage que la seule référence exacte qu'il fasse au nom de son auteur est celle qu'il donne en note à la page 135, où il le cite sous sa forme latinisée, telle qu'elle paraît sur le volume qu'il a eu entre les mains, je pense : Seb. Castalio. Il le nomme, dans le texte de la page 134, Sébastien Chateillon. A la page 23, il avait déjà mentionné Sébastien Chastillon, sans soupçonner, apparemment, qu'il s'agit d'un seul et même personnage, lequel ne s'appelait ni Castalio (en dépit de ses propres aspirations pindarisantes), ni davantage Chateillon ou Chastillon, comme le nomme le P. Bea, un peu à la fortune du pot, mais tout simplement Castellion. Ces détails n'ont d'autre importance que de montrer une fois de plus (on pourrait le faire presque à chaque fois que le P. Bea parle de latin classique) l'étonnante imprécision, sur un terrain qui n'est plus le sien, d'un savant si scrupuleux dans son propre domaine.

Cependant, là n'est pas le point où nous voulons en venir. Ce qui nous frappe ici, c'est que la seule page livrée à son lecteur par le P. Bea de la traduction de Castellion, en dépit de défauts trop évidents sur lesquels Erasme aurait su dire déjà bien des choses que Christine Mohrmann nous aiderait à préciser, fait tressaillir par la présence immédiate de ce qui manque le plus dans le nouveau psautier : le souffle de la poésie, c'est-à-dire tout simplement de la vie. C'est que, pour un Castellion, comme pour tous les humanistes du XVI^e siècle vraiment grands, et même bien des petits, le latin restait une langue vivante, c'est-à-dire une langue dans laquelle ils étaient capables spontanément, non seulement de penser par concepts rationnels, mais d'exprimer leurs joies, leurs peines, leurs craintes et leurs désirs les plus humains. Je crois sans difficulté le P. Bea quand il nous dit que le latin dans lequel il a composé son psautier est la langue où il s'exprime avec la plus grande aisance dans ses cours ou dans ses articles savants. Mais il est bien trop profond

et trop fin pour songer à nier que lorsqu'il est heureux ou malheureux, c'est de préférence dans sa *Muttersprache* qu'il s'exprime, comme vous et moi dans la nôtre... Et cela fait toute la différence.

A cela s'accroche logiquement l'idée, si tranquillement développée aux pages 168 et suivantes, mais sous-jacente partout ailleurs, que la meilleure manière de rendre en latin la poésie du psautier hébraïque c'est d'en traduire les notions de la façon la plus littérale, allant s'il le faut jusqu'au décalque syntaxique. On ne voit pas en effet ce qu'on pourrait faire d'autre dans un latin qui n'a plus d'autre valeur que celle d'une algèbre intellectuelle répondant exactement à l'auto-définition de Voltaire : clair, parce que peu profond.

Si maintenant on veut voir le résultat, on n'a plus qu'à lire côte à côte le *Super flumina Babylonis*, le *Memento, Domine, David* ou le *Deus, Deus meus ad te de luce vigilo*, et ce que le P. Bea pense sincèrement leur substituer de plus poétique...

Nous en avons suffisamment dit déjà pour nous abstenir volontairement de prolonger cet examen sur un point où il risquerait de dépasser malgré nous les limites que nous assignons à nos réflexions. Au surplus, il n'est pas nécessaire d'en dire davantage. Sur ce point comme sur le précédent, la seule critique constructive se ramène à la seule vérité indiscutable que nous voudrions avoir contribué modestement à mettre en relief : il y a une langue latine chrétienne, celle des Pères, celle de la liturgie romaine, celle du Psautier liturgique lui-même tel que nous l'avions jusqu'à présent. Cette langue trouve sa matrice dans l'ensemble des versions latines anciennes de la Bible, c'est-à-dire dans des versions dominées par un grec qui n'est pas seulement celui des Septante, mais, on l'oublie trop, la langue originale du Nouveau Testament. Il y aura toujours une part d'artifice dans l'emploi d'un tel latin aujourd'hui. Mais, artifice pour artifice, il n'y a pas de comparaison possible entre l'emploi de cette langue et l'emploi de ce *complexus oppositorum* qu'est un « latin classique moderne », et par surcroît distendu par une gageure de littéralisme hébraïsant. La langue que nous défendons est, d'une part, très bien définie philologiquement. D'autre part, elle a été formée tout juste pour (et par) l'expression fondamentale en latin de la pensée biblique et chrétienne. Que le texte, admirablement établi et interprété par l'Institut Biblique, soit traduit en cette langue, qu'il n'y a pas à inventer, mais seulement à redécouvrir, ce n'est sans doute pas une chose facile. Mais le Saint-Père n'a certainement pas entendu proposer une tâche facile aux vaillants traducteurs. Au surplus, le texte du psautier traditionnel offre lui-même comme l'amorce permanente de la traduction désirable. Il

ne s'agit pas, suivant un vœu qu'écarte très justement le P. Bea, de le mettre au point, ce qui n'aurait pas de sens. Il s'agit au contraire de mettre au point d'après sa langue et son style, philologiquement et littérairement, le canevas ou le décalque exégétique sans prix du nouveau psautier, sans rien perdre de ce qui fait la valeur scientifique et religieuse irremplaçable de ce dernier. Il ne faut pas dire : c'est impossible, *a priori*. Ce que le livre du P. Bea, dans sa deuxième partie, démontre seulement, c'est qu'il ne l'a pas tenté, c'est qu'il ne semble même pas en avoir conçu l'idée — encore que des philologues de la qualité scientifique de Mlle Mohrmann n'y voient rien que de très naturel, et que des exégètes aussi scrupuleux que Herkenne ou Coppens n'envisagent rien de plus souhaitable (cf. les citations faites par le P. Bea lui-même, page 133).

Et puisqu'on nous parle, à juste titre, de soumission à la volonté du Souverain Pontife, n'est-ce pas là ce qui correspondrait le mieux à l'idée qui occupe, dans son *Motu proprio*, toute la place : fidélité au texte original, non-exclusive du plus grand compte possible tenu de la Vulgate et des anciennes versions, alors que nous sommes bien obligés de constater que pas un mot n'y est dit de cette fidélité au « bon latin », au « pur latin », au « latin classique » tel que l'entend le P. Bea et tel qu'il en défend le mythe avec une si déconcertante application ?

L. BOUYER.

3. On peut noter encore que relativement rares sont les cas où le sens de l'hébreu, quand il ne peut être traduit par aucune formule du psautier dit gallican, ne pourrait être exprimé dans l'une ou l'autre formule du psautier *juxta hebraicam veritatem* de saint Jérôme.